

La sauterelle

Danielle Kimm

Number 26, Fall 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15781ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kimm, D. (1985). La sauterelle. *Moebius*, (26), 17–21.

D. KIMM

La sauterelle

J'ai presque six ans. Tout le monde ici m'appelle Princesse Mimi. Je suis la princesse d'un royaume grand comme un grand champ. C'est l'été. La terre est sèche, très sèche la terre. Les herbes sont sèches, le foin aussi et il pique les jambes.

La plupart de mes sujets sont des sauterelles. Ce sont donc des sujettes et elles sont folles de moi. Elles sautent sur mes jambes lorsque, d'un pas royal, je fais le tour de mon pays. Nous sommes, les sauterelles et moi, les habitantes d'un riche pays. Nous possédons un étang, un arbre, des framboises, quelques couleuvres et aussi de grosses pierres avec des trous dedans. Comme des trous qui seraient des tuyaux dans lesquels on crie des choses. Mais ce que nous avons surtout, c'est de la terre sèche et du foin.

J'ai aussi Sept Chevaliers à mon service. Sept Chevaliers qui me sont dévoués corps et âmes. Des fois, ma mère m'envoie chercher des patates dans la cave. C'est plein de monstres dans la cave. Plein d'araignées aussi. Et il faut fermer la lumière en bas, avant de monter l'escalier. C'est épouvantable. On monte vite en maudissant. C'est dans ce temps-là que j'appelle les Sept Chevaliers. Ils combattent en-bas, pendant que je monte.

Dans mon royaume, je ne pleure pas souvent. Quoi qu'il arrive, une princesse se doit de ne pas décevoir son peuple. Une princesse ne doit pleurer que dans sa chambre, seule, cachée derrière la porte en mordant dans sa jupe. Ce n'est pas souvent que je pleure dans mon royaume. Plutôt, je crache dans l'étang.

Parfois aussi j'oublie le temps. J'entends alors l'Angelus sonner et je sais qu'il est déjà trop tard. Parce que chez-nous, on soupe à six heures tapant. Alors si je suis encore au champ quand la cloche sonne, ça ne vaut même plus la peine de me presser. La porte sera

déjà verrouillée et je devrai attendre que tout le monde ait fini de souper. Je devrai alors avaler ma soupe froide. Je devrai l'avalier parce que, comme ça, il paraît que j'y penserai à deux fois la prochaine fois.

C'est ça ma vie. C'était ça ma vie dans le temps où j'avais cinq ans. Dans deux jours j'aurai six ans. C'est quand j'aurai six ans que j'irai à l'école et qu'on m'appellera Claude Jouanet : parce que dans la vraie vie c'est mon vrai nom. Mais Claude Jouanet c'est pas vraiment un nom de princesse. Alors je ne pouvais pas rester. Alors je suis partie.

* * *

Ca fait beaucoup d'heures que je marche. De temps à autre, j'arrête pour frotter mes souliers. C'est que j'ai mis mes souliers du dimanche, mes souliers rouges. Des souliers rouges pleins de poussières, ça n'est pas beau. En été, il y a beaucoup de poussière dans ce pays. C'est un pays où la poussière prend toute la place. Elle colle partout. C'est pourquoi les enfants sont souvent sales par ici. C'est la poussière qui sèche nos larmes, nos mamans n'ont pas le temps. La poussière ça donne beaucoup de travail à nos mamans.

Mon grand-père, lui, il m'appelait souvent Princesse Mimi. Mon grand-père c'était un ramasseur de vieilleries. Un patenteux. C'était son métier qu'il disait. Quand il allait en ville, il revenait avec toutes sortes de cossins dans son camion. Des fois il m'emmenait avec lui. Il me demandait : tu viens-tu faire un tour en pick-up ? C'est sûr que je disais oui !

En ce moment, je ne traverse qu'un village à l'heure seulement. Parce que je n'ai pas mis mes bottes de sept lieues. Je trouvais que pour partir dans la vie, c'était plus chic des souliers rouges. En été, quand il fait chaud, il n'y a que les chats et les petits vieux qui persistent à rester dehors. Alors il n'y a que les chats et les petits vieux pour me regarder traverser les villages.

Dans les villages déserts, les sons portent. Les sons se font remarquer. Quand j'arrive dans les villages déserts, mes souliers claquent fort. Mes souliers font des sons qui cognent fort sur les murs des maisons. Avec mes souliers qui claquent, je pourrais me faire remarquer mais il n'y a personne. Il n'y a que les chats et les petits vieux.

Dans le prochain village, je vais peut-être rencontrer mon frère. Mon frère habite dans la maison de mon

père, et moi et mes trois soeurs dans celle de ma mère. Mon père habite le plus loin possible de chez ma mère et ils ne se rencontrent qu'une fois l'an, à la messe de minuit. Et alors ma mère dit bonjour Robert et mon père répond salut Marie. Ils se serrent la main en se disant Joyeux Noël et à l'année prochaine. Ils n'ont pas l'air de se détester, mais ils n'ont pas l'air de s'aimer non plus. Ça fait quand même que, mon frère et moi, on ne se connaît pas tellement. Mais je ne suis pas sûre que si on se connaissait, on serait vraiment ami-ami non plus. L'année dernière, il m'a appelée Tite Sauterelle et m'a pincé le bras pendant que nos parents échangeaient leurs vœux.

* * *

Pour faire changement, je traverse un grand champ. Ce n'est pas mon royaume, les sauterelles ne sont pas mes sujettes, mais elles sont quand même folles de moi et sautent sur mes jambes. Pour faire changement, je décide de marcher à quatre pattes pendant un petit bout de temps. Et puis ça finit par ne plus faire changement.

En marchant, je sens la chaleur du soleil sur ma tête. Je ne sais pas pourquoi, ça me fait penser à ma soeur Carole, quand c'est elle qui fait mes tresses. Elle a les mains douces et lentes ma soeur. Elle prend bien son temps pour démêler mes cheveux. Ça tire moins que quand c'est ma mère. Quand c'est ma mère, on ne peut pas s'empêcher de chialer. Elle nous répond alors qu'il faut souffrir pour être belle. Elle est comme ça ma mère. Elle ne vous l'envoie pas dire. C'est une directe.

Mes cheveux sont noirs. Ma robe est bleue, mes yeux sont noirs, mes dents sont blanches, mes ongles sont roses. Mes souliers sont rouges. J'arrête encore une fois pour frotter mes souliers. La poussière est donc collante. Maudite poussière! Je laisse couler un peu de salive dans ma main pour enlever cette maudite poussière sur mes souliers.

Mon grand-père, lui, il disait souvent: Crisse de poussière! Il avait les cheveux tout blancs mon grand-père, et des yeux noirs comme moi. Et un gros nez rouge aussi. Presqu'un Père Noël mon grand-père. Mais ça n'a jamais marché fort fort, les histoires de Père Noël chez-nous. On est des réalistes chez-nous. On ne croit pas à n'importe quoi. On sait la valeur des choses. Une assiette cassée, ça vaut une heure à genoux dans

le coin. Une robe déchirée, ça vaut une claque. Et si on est trop indépendante, ça vaut que votre mère ne vous touche plus et ne vous sourit plus. C'est pire que les claques. Elle vous ignore comme.

Je m'ennuie, alors je décide de faire la méchante. Je décide de séparer les couples de roches amoureuses les unes des autres. Pour l'éternité. Comme elles ne peuvent pas bouger toutes seules, elles seront désormais séparées pour des millions d'années. Que je suis donc méchante. Ce n'est pas de ma faute je suppose. Je suppose que c'est parce que je suis un enfant.

Mon grand-père, lui, il n'a été méchant qu'une fois. C'est quand il a décidé de péter au fret sans m'en parler avant. Dans la nuit. Au matin, ma soeur Josée est venue me réveiller pour me dire ça: Grand-Papa est parti pour le grand voyage. J'ai dit: c'est pas vrai. Elle a dit: mais oui c'est vrai. Il a claqué cette nuit. Il a levé les pattes. Il est parti comme un petit poulet. J'ai dit: c'est pas vrai. Et on m'a amenée le voir. Il était tout bien habillé dans ses habits des grands jours, couché sur son lit. Je n'ai pas pleuré et j'ai dit: c'est pas vrai. Et aujourd'hui encore je dis que c'est pas vrai.

Dans un village, je rencontre un enfant. Ce n'est pas mon frère mais ça ne fait rien. Je décide de lui parler. Pour savoir si je sais encore parler à un humain. On parle de choses et d'autres. On parle du goût de la pluie qu'on lèche sur son bras. On parle qu'on aime bien quand on colle sa joue sur une pierre chauffée par le soleil. Je lui parle de la soupe froide, mais il n'a pas l'air de comprendre.

* * *

Je continue mon chemin, mais je sais que ma mère est sur ma piste. Je sens déjà son coeur battre, tout près, à quelques milles à peine. Je décide de l'attendre. Je m'assois près d'un puits. Je ne regarde même pas au fond pour voir s'il y aurait une noyée.

Une dernière fois, j'astique mes souliers. Ma robe est un peu déchirée et j'espère que ma mère ne sera pas trop en maudit. J'astique. J'astique. Je suis plus triste que la dernière fois que j'ai été triste. Je n'ai pas tellement envie d'avoir six ans finalement. Je n'ai pas tellement envie d'aller à l'école et qu'on m'appelle Claude Jouanet. J'aime mieux Princesse Mimi. Je suis plus triste que triste que triste. Je suis mille fois plus triste que les plus tristes peuvent être tristes.

J'ai fini d'astiquer mes souliers et je les aligne comme il faut à côté de moi. J'entoure mes jambes avec mes bras et j'appuie mon menton sur mes genoux. J'appuie très fort parce que j'aimerais mieux ne pas pleurer. Une princesse se doit de ne pas décevoir son peuple. Mais c'est un peu trop difficile je crois. Les larmes finissent par tracer de longues coulisses sur mes jambes brunes et poussiéreuses. Maudite poussière! Crisse de poussière! Alors j'attends ma mère. Je l'attends comme il faut, avec mes souliers rouges bien alignés à côté de moi.